

BLAGNAC

QUESTIONS D'HISTOIRE

Revue d'Histoire Locale - Semestriel n° 5

Edité par l'Association pour l'Etude et la Présentation de l'Histoire de la Résistance et de Blagnac

Siège Social - 7, rue Bacquié-Fonade - 31700 BLAGNAC

Carnet de route d'Antoine Dessaux

(10 mai - 15 août 1940)

Antoine Dessaux.

Mobilisé le 2 septembre 1939. Rejoint Brest, incorporé à Pontanezen au 248^e Régiment d'Infanterie. Affecté à l'Etat-Major du 2^{ème} Bataillon, comme brancardier. Départ pour la Seine-et-Oise. Cantonnés à Margency, ensuite à Enghien, passé à la C^HR dans la Musique et comme brancardier régimentaire Chef de Musique : Mr Sorel, Médecin chef C^{ant} Galy. Départ pour les Ardennes. Arrivé à Doumely le 13 Décembre. Parti pour la 1^{ère} "perme" détente le vendredi 22 Décembre à 17 H. Reparti de Toulouse le samedi 6 janvier 1940. Retour à Doumely le lundi 8 janvier. Quitté Doumely le dimanche 4 février. Arrivé à Rocroi le 6 février. Cantonnés à la caserne en subsistance à la C^{ie} de Commandement. Parti en "perme" le 23 Mars. Retour à Rocroi le 6 Avril. Alerte n° 1 le 11 Avril. N° 2 le 14 Avril. Cantonnés à côté de la CHR. Alerte n°3 le 10 mai. Fait prisonnier le 15 mai à 23H30 entre Girondelle et Marby. Passé à Charleville. Puysemange, Libramon. Arrivé en Allemagne, à Trêves le 21 mai, à Limburg le 22 et à Sagan (Silésie) le 24 mai. Immatriculé 13.060. Parti travailler à Mallmitz le 30 juin, jusqu'au 3 Août. Retourné au camp de Sagan du 3 au 15 Août. Reparti travailler à Reichenau le 15 Août. Remplacés par des Serbes le 18 mai 1941. Parti travailler comme cultivateur à Reichenbach.

Vendredi 10 Mai 1940

Je m'éveille, il est six heures. Huit mois que cette vie dure. Je réalise la situation. Il y a trois jours, alerte en Hollande, les permissions y ont été supprimées. Me rappelle la conclusion de l'article de G. Tabouis, dans l'Oeuvre, qui prévoit l'envahissement de la Hollande, de la Belgique; en un mot, le commencement de la guerre totale. Aussi avant de me lever, je tourne le bouton du poste. C'est un appareil américain de 5 lampes, portatif, que j'ai ramené de chez moi à la dernière "perme", à Pâques. A 6H30 pas d'émission d'information. C'est étrange. Le poste est-il

détraqué ? Pourtant non, je cherche Radio-Ardennes, il diffuse justement de la musique de danse. Ecoutons valse, fox et musique ancienne, tout en m'habillant. Jusqu'à 7H30 où je recherche Radio-Paris. Entends juste l'indicatif du Poste. Le Radio-Journal est donné comme à l'ordinaire. La 1^{ère} émission n'a pu avoir lieu, à cause d'une alerte sur Paris qui sévissait depuis 5 H du matin. Je fais ma toilette. A 8 H, nous voyons arriver Duchemin l'adjudant de la CHR. Il nous annonce l'ordre d'alerte n° 3. A la 1^{ère} alerte, nous étions encore à Rocroi, à la caserne pour être à côté du Médecin chef le C^{ant} Galy. A la 2^e nous nous étions rendus ici, à côté du cantonnement de la CHR, dans une petite maison évacuée. Nous y étions bien, moins à l'étroit depuis que l'autre moitié de l'effectif de la Musique était, après bien des déboires, parti en permission. Tout est fini, adieu la tranquillité. Alerte n° 3 signifie que ou nous rentrons en Belgique, ou que tout au moins, partons occuper les positions prévues en cas d'attaque contre la Belgique. Le poste annonce que Frossard, ministre de la propagande, va faire une déclaration. En voici l'essentiel. Le Reich est entré en Hollande, en Belgique et au Luxembourg qui demandent l'appui des Alliés. Cela devait arriver tôt ou tard. L'Allemagne avait déjà, le 9 Avril pris le Danemark, qui avait motivé la 1^{ère} alerte et la suppression des "permes". Pour moi c'était le seul moyen, pour exploiter à fond la campagne de Norvège, qui d'après Stuttgart a tourné à leur avantage. Avec les Degrelle, la percée peut se faire, et si les divisions qui gardent la frontière sont armées dans notre genre, il se pourrait que le front soit, d'ici peu, transporté par ici. Rangé les affaires et monté les couvertures sur le sac. Tout est prêt à 9 Heures. Nous ne devons pas bouger, pouvant partir à n'importe quel moment. Attendons de voir le chef de Musique pour les ordres de détail. Il a 61 ans, a fait l'autre guerre et ne doit pas être trop enchanté de ce qu'il arrive. C'est le moment de faire leur métier, pour lequel ils touchent des 4.000 francs, traitement vraiment trop disproportionné avec nos quinze sous, plutôt vingt, que nous touchons. Il arrive à 9H30, car il couche quelques maisons à nos côtés. Nous rejoignons le bâtiment de la CHR, ancienne usine fabriquant des

casseroles où cantonnait la compagnie, ainsi que tout le ravitaillement. Là, idem, devons attendre les ordres du colonel. 11 heures arrivent. La soupe est prête. On déjeune. Je branche le poste à l'atelier de réparations, Nancy, Lille, Lyon, Pontoise, la plupart des aérodromes sont déjà bombardés. Demande si je peux aller chercher mon linge, qui est à blanchir, chez une bonne vieille, défense de quitter le cantonnement. J'aurais pourtant eu le temps, car nous ne partons qu'à 14 heures. Le ciel est d'un bleu, le soleil tape dur. Les camions, les fourgons, la roulante démarrent et nous suivons derrière. Nous nous rendons au bois de Sévigny. Des avions passent. Suivons la route qui mène à Rocroi, puis tournons vers celle de droite. Nous n'avons réalisé que plus tard le danger que l'on nous a fait courir en nous faisant suivre les routes. En effet, nous faisons une belle cible pour l'aviation, surtout avec le soleil qui faisait briller les gamelles, posées sur notre sac. Ce n'est que le soir, après notre arrivée, que nous apprenons que le 265^e, le 337^e et le 51^e A ont essuyé des bombardements, ayant pris les chemins comme nous, et que des victimes sont déjà à déplorer. Arrivons au bois à 15H30. Comblons un fossé, pour permettre aux voitures de rentrer se camoufler dans les arbres. Montons hutte branchages, pour passer la nuit. Couchés après avoir dîné. Endormi tard. Pense à l'angoisse qui doit étreindre mes parents, Denise, sur notre sort. Pense à la fin brusquée de la permission des copains. Le départ doit être pénible surtout pour leur famille. Dire que quand je quittais Toulouse, ma "perme" échue, j'avais l'appréhension que je ne reviendrai pas de si tôt. Mais aucune idée d'y laisser la peau. Toutes ces idées passent dans la tête et finalement le sommeil m'accapare.

Samedi 11 mai

La fraîcheur du matin me réveille, il est 6 Heures. Je me lève, et cherchons de l'eau pour nous débarbouiller. Pas bien loin, trouvons une mare. Nous sommes les premiers et l'eau est encore propre. Ensuite, après avoir bu le café, entreprenons, à quelques copains, de refaire notre baraque et d'y installer nos toiles de tente, pour nous préserver de la pluie toujours possible. Comme nous terminions vers 11 heures, Monsieur Sorel, notre chef, arrive. Nous devons rejoindre Rocroi, où est

installé le poste de secours. Nous n'aurions jamais dû le quitter, en tant que brancardiers, devant être à la disposition du Major. Une camionnette vient nous chercher. Chargeons les sacs. Nos instruments sont déjà en sûreté dans une autre voiture. Et nous voilà en route vers la caserne. L'atmosphère est changée, aussi c'est les yeux souvent tournés vers le ciel que nous faisons ce petit voyage. Croisons un motocycliste qui nous dit que Rimognes est bombardé. C'est le roulement que nous entendons. Il y a quinze jours, la musique était allée jouer pour l'inauguration du Foyer du Soldat par le général de Division Vautier. Un "réglo", l'adjudant, comme l'appelaient les officiers entre eux. Et comme dit mon carnet de notes, à ce jour-là. Nous verrons si tous ces types que nous payons des prix fous seront, à l'action, à la hauteur, car pour ce qui est d'em... les "troufions", à eux le pompon !... Il avait trouvé que mes souliers (je les avais touchés le matin neufs) n'étaient pas cirés.

En me remémorant tout cela, nous voilà arrivés devant la caserne où nous étions demeurés, avant la 1^{re} alerte. Le poste est installé dans les caves, et nous devons coucher dans deux petits débarras où l'on mettait le charbon. Débarrassons et nettoignons le mieux possible. Etendons de la paille. Ce n'est guère aéré, car les soupiriaux ont été murés. Nous revoilà en subsistance à la compagnie de commandement Lalesse, curé de Lagnon dans le civil. Allons chercher la soupe. A 3 Heures, alerte, 40 avions passent au-dessus de Rocroi. Peu après, l'on entend les bombes tomber. Vers 3H. on nous amène des blessés du 337, trois musiciens et deux du 51^e RA. Fait un tour au Foyer de la Croix-Rouge installé dans la caserne. C'est déjà plein des premiers réfugiés qui arrivent et que l'on envoie, après les avoir servis d'un bol de bouillon ou de lait pour les gosses, coucher dans les chambres du bâtiment. Le poste du Colonel Gillot commandant le régiment est installé dans les fortifications, à côté. A 9 Heures nous nous couchons, pensant à tout ce qui nous attend, espérant que la destinée nous sera clémente.

Dimanche 12 mai

Dormi comme du plomb jusqu'à 9 Heures. Montons dans la rue. Rocroi est plein de réfugiés belges et luxembourgeois. Ils sont munis de ballots, emportant le nécessaire, des souvenirs, attachés la plupart sur des

voitures de gosses. Nous devons faire la police. Des taxis et voitures particulières réquisitionnés arrivent. Faisons monter les familles nombreuses. On les entasse par 8, 10 par voiture. L'officier de la Place leur donne un bout de papier où est inscrit l'itinéraire que les autres doivent suivre. Donne des bons d'essence à ceux qui n'en ont pas dans leur réservoir. Toute la matinée, ce manège ce poursuit. Il arrive de plus en plus de monde et on commence à être débordé. Sur la route traversant Rocroi, passent sans arrêt de grandes voitures attelées pleines de meubles, de linge, les personnes marchant à ses côtés. Nous voyons une dizaine d'autobus passer à vide, venant de transporter des troupes. Demandons à l'officier, si l'on ne pourrait s'en servir, pour accélérer l'évacuation. Au contraire dit-il. C'est alors une ruée, vers ces grands cars portant encore la lettre de la ligne qu'ils faisaient à Paris. Lorsqu'ils sont partis, je vais déjeuner il est 2 heures de l'après-midi. Nous revenons, les voitures particulières continuent à charger et à démarrer. C'est le tour de ménages et des personnes isolées. Je remarque un couple de bons vieux, très bien habillés, une jeune fille à leurs côtés, que j'avais déjà vus ce matin. A leur demande, très timidement formulée, je m'arrange à les faire monter dans une auto, avec trois autres isolés. Ils me mettent quelque chose dans la poche de la capote. Surpris, c'est 50 francs, j'ai juste le temps de les leur rejeter dans la voiture qui déjà avait démarré. Il aurait plus manqué que cela, accepter de l'argent de personnes qui ont assez de détresse comme cela. Ce doit être terrible, laisser tout, toit, bien-être et tant de choses auxquelles on tient et qu'il faut quitter, peut-être sans espoir de les revoir. 3 Heures. Alerte. Tant bien que mal, toute la foule court aux refuges, beaucoup descendent avec nous, dans le sous-sol de la caserne, de beaucoup abri le plus en sécurité, sous les monumentales voûtes de briques. Les avions passent et repassent. Des bombes tombent. Ce ne doit pas être trop loin qu'elles sont tombées. Avec un infirmier et trois autres musiciens, nous montons dans l'ambulance pour aller sur le lieu où elles sont tombées, avertis par un cycliste de l'observatoire. C'est sur la route de Givet que nous partons. L'exode des grandes voitures continue, que rien n'arrête, pas même les avions. A toute vitesse, nous dépassons le croisement de la route, avec celle qui va à Fumay. Nous entendons "c'est par là". A quelques mètres du V que font ces deux chemins, l'ambulance s'arrête, nous sautons, et

un triste spectacle apparaît à nos yeux. Une grande charrette belge est renversée à moitié dans le fossé, ses deux chevaux gisent éventrés, tués net. Un chien attaché à l'arrière, tué lui aussi, est comme pendu. Et un autre, détaché, hurle à la mort. Nous voilà, d'emblée, dans l'exercice de notre travail de brancardier. Un homme d'une cinquantaine, un soldat belge aidant à déménager sa famille, une dame, sont là, couchés sur l'herbe, au bord du chemin, baignant dans leur sang. Arrivons avec les brancards, "inutile dit l'infirmier, elles sont mortes". Une jeune fille, blessée à la jambe, est montée sur l'ambulance. Nous installons un jeune homme sur le brancard, à plat ventre, il a des éclats dans les reins. Une grand-mère est assise, plus loin, un gosse sur les genoux. Je m'approche. Elle me regarde fixement d'un oeil vide. Le gosse, une vingtaine de mois, est blessé. Ce n'est que lorsque je vais le lui prendre que j'aperçois qu'il a le haut du front arraché. Je le prends dans mes bras, je dois lui remettre la boîte crânienne sur sa tête. Il a l'air de dormir. Je me souviendrai longtemps de cet affreux spectacle. Les copains montent les morts et voilà l'auto, virant et à toute allure, rouler vers le poste de secours. J'ai toujours le bébé dans mes bras, la grand-maman est comme hébétée, seule indemne, mais commotionnée par la déflagration. Malheur à tous les responsables de ce qui a commencé il y a deux jours, quels qu'ils soient, surtout chez nous. Descendons les blessés au Major et les morts dirigés au cimetière, après avoir pris leur identité, que donne le jeune homme, blessé aux reins. Nous devrions aller faire les tombes. Le chef de Musique, dont les attributions sont maintenant officier d'Etat Civil, va trouver Lalesse, pour que la section des pionniers les creusent pour nous. En effet, nous ne sommes plus que quinze, ayant les autres brancardiers en "perme" ou du moins pas encore rentrés. Surtout, nous ne pourrions pas tenir le coup, ainsi réduits de moitié. Convenu entr'eux. Le bébé est mort, il l'était même lorsque je descendais de l'auto, je ne m'en étais pas aperçu, ayant continué à prendre pour du sommeil ce qui était devenu, insensiblement, le trépas. Deux autres alertes, au moment où les copains de la campagne allaient faire les trous. C'est inouï, ce qui étonne tout le monde, c'est que nous n'avons encore aperçu ni d'avions français ou anglais. D'aucuns disent qu'ils sont en Belgique, d'autres que la plupart sont anéantis depuis le premier jour. Toujours est-il que c'est démoralisant, de voir que les bombardiers ennemis peuvent impunément

survoler, car ils ne craignent guère les groupes de mitrailleuses braquées en DCA. Des cheminots du Luxembourg arrivent. D'après eux rien n'arrête les Allemands, que demain ou après-demain ils seront ici. Nous formons des groupes, discutant. Le C^{ant} Thomas, officier auprès du Colonel, passe. Nous lui demandons si tous ces dire sont plausibles. Il nous dit que c'est vrai, mais que ce doit être voulu. Pensez-vous, dit-il, depuis huit mois tout a été prévu, sans doute veut-on les arrêter à la Meuse, ligne naturelle. C'est possible, mais moi je pense que si c'est dans nos moyens d'arrêter une avance, autant est plus simple (puisqu'on a dit et répété, que l'on ne laisserait pas transporter le théâtre des opérations sur notre sol) de la bloquer au moins en Belgique. Je crois (les cheminots qui nous l'ont raconté paraissent sincères, et puis quel intérêt auraient-ils à nous mentir ?) que c'est malheureusement vrai. Pas eu le temps de souper. Puis la roulante n'arrête pas de servir les réfugiés qui sont encore nombreux. Avant de me coucher, grignote un bout de pain avec du pâté. Je ne sais si c'est le spectacle de cet après-midi qui m'a serré l'estomac, c'est sans appétit que je le mange. A 11 Heures, autre alerte. Le courant est coupé à Rocroi, pas pu écouter la TSF. Nous nous éclairons avec des lampes-tempêtes au pétrole. Je me couche, devant prendre la garde aux blessés qui n'ont pu être évacués ce soir. Me couche toujours habillé depuis vendredi et sommeille. Triste Pentecôte.

Lundi 13 mai

A 2 Heures du matin, on m'éveille, je me lève, pour aller à la salle des blessés. Dans le couloir, on est presque dans les ténèbres, éclairés par la lampe en veilleuse. Dans la pierre, des brancards posés servent de lits. Des corps reposent, j'allume ma lampe de poche. A part un blessé, superficiellement d'ailleurs, toutes les autres personnes sont des réfugiés qui passent la nuit ici, se sentant plus en sécurité que dans les chambrées de la caserne, d'ailleurs passablement pleines. Il ne fait pas chaud du tout, je vais chercher mes couvertures pour couvrir une dame, malade, que ses deux filles gardent, assises à côté d'elle. J'aperçois des brancards vides, de grosses taches brunes sur la toile, c'est du sang, des blessés que nous y avons déjà transportés. Personne n'a osé s'y coucher. Je passe deux heures, en silence, qui me paraissent longues. Je revois tant de

choses, les beaux jours de la "perme", les adieux écourtés volontairement avec Denise, le visage moins soucieux, en apparence peut-être de mes parents. La vision ineffaçable d'hier, enfin un tas de choses. 4 Heures sonnent. Un copain vient me relever et je me recouche pour être debout à 6 Heures, réveillé par la première alerte de la journée. Du bas de l'escalier, on entend les avions. Puis tout à coup, les bombes tombent. La caserne en est ébranlée, comme si elles étaient tombées dessus. Toujours est-il que c'est dans Rocroi même. Une autre équipe part avec les brancards, c'est du côté de l'église. Un quart d'heure après, ils ramènent les blessés. Il y en a 6 dont trois gosses. Les projectiles ont démolé cinq maisons attenant à l'église. Trois morts sont à déplorer. Le brasseur, comble de malchance, tué à son garage, au moment où il allait mettre l'auto en route. Il devait partir la veille et avait remis son départ à ce matin. La maman des trois gosses et une voisine sont aussi parmi les morts. Je garde les gosses, d'après le major ce n'est pas grave. Ils ont leur figure en sang, toute maculée de terre. A leur tour, le docteur les lave et en effet c'est juste des écorchures faites par des éclats de vitres. L'aîné, un garçon de huit ans environ, ne fait que crier, sa soeur de trois ans, elle, est plus raisonnable; quant au tout petit, c'est l'infirmière du Foyer qui l'amène, il est le moins touché. Je les surveille jusqu'à ce qu'une ambulance du G S D vienne les chercher, avec les autres blessés. J'ai peine à tranquilliser le garçon, qui crie, disant que sa soeur est morte, je la lui montre, elle lui sourit, mais c'est les nerfs qui le tiennent il ne peut s'arrêter. La petite est mignonne, je l'embrasse, me rend les baisers, pauvres enfants, plus de maman et leur papa, qui sait où est-il exposé lui aussi. On les évacue vers 10 heures avec notre ambulance, l'hôpital n'ayant rien envoyé pour les chercher, ayant sans doute d'autres cas plus urgents. Morin part avec le chauffeur, surtout pour surveiller le ciel pendant le parcours. A 11 heures, mangé sans appétit. Je reçois une lettre de Denise. Une autre de Muriel. Hier j'ai écrit aux Parents et à Denise. J'ai tâché de les tranquilliser, leur faisant ressortir que vues nos attributions, nous sommes moins en danger. Puis que d'autres troupes plus jeunes, sont devant nous. En principe, mais j'ai bien peur, d'après quelques paroles échangées entre le Major et le Chef, que nous ne soyons carrément en contact sous peu, car si j'ai bien compris, devant c'est la retraite. A 1 heure, nouvelle alerte et c'est encore la course éperdue vers

les refuges. Les mitrailleurs en DCA tirent par principe. On entend les chapelets de bombes tomber. Ce n'est pas loin, du côté de la Gare. L'alerte n'est pas terminée que nous sortons, quatre avec deux brancards. Nous nous dirigeons vers la gare. Du restaurant, un soldat nous indique le cimetière. Les bombes sont tombées dans un champ en lisière du cimetière. Rentrons dans l'enceinte et, contre la haie l'entourant, distinguons cinq corps à genoux ou plutôt accroupis sur le talus que forme la terre à cet endroit. Ce sont cinq pionniers de la Cie C^{ant}, ceux qui creusaient les fosses pour enterrer les victimes du matin. L'infirmier est déjà près d'eux. Trois sont morts. Chargeons les deux blessés. C'est Lemoulec, Ledelmatte et Lecocq, trois Bretons que je connaissais de vue, l'infirmier ayant regardé leur plaque, car ils sont méconnaissables, tués, l'on peut presque dire à notre place, car c'était notre travail qu'ils faisaient. Celui que nous avons chargé à l'épaule arrachée par les éclats. Nous partons, mais à deux c'est lourd, aussi nous faisons quelques pauses. Les avions réapparaissent. Plaçons les brancards près du fossé et nous y descendons dedans et nous y couchons. Le blessé, instinct de conservation, malgré son horrible blessure, sort du brancard et se roule en bas. Les avions s'éloignent. Rehissons le copain. Sa souffrance de l'épaule est si terrible, le bras est presque détaché et il faudra sans doute le lui couper, qu'il ne la sent pas. Il se plaint du pied, où un petit éclat a labouré son soulier et écorché le pied. Allons traverser le pont et rentrer en ville, lorsque les avions reviennent. Le traversons à toute vitesse, ces engins sur nos têtes. Ils ne tirent pas. Nous collons au ras des maisons. Avons eu de la chance, sommes quittes pour la peur. Deux copains arrivent, et nous continuons, à quatre, à les porter au Major, qui opère aussitôt. Il est dans son élément, commandant à 36 ans, il connaît son métier. Depuis trois jours il se dévoue sans arrêt. Jusqu'à 20 heures, trois alertes de plus dont une pendant la soupe. Aussitôt après avoir mangé, l'ordre arrive que, demain matin à la première heure, nous quittons Rocroi. C'est, au dire d'un secrétaire au Colon, pour aller dans la forêt d'Héromont pour prendre les positions du 337^e. Tous les réfugiés restant, attendant des moyens de locomotion, doivent partir immédiatement par leurs propres moyens. C'est terrible, partir à pied, la nuit va arriver. Le chef arrive, nous allons, munis de pelles et pioches, à 6, creuser les tombes des trois camarades tués cet après-midi. Attendons un peu, pour

que la nuit soit plus noire. Et, passant par les fortifications, nous nous rendons au cimetière. Nous attelons aussitôt à l'ouvrage, pendant que le chef et Chevalier, munis d'une lampe de poche, qu'ils camouflent le mieux possible, fouillent les pauvres copains, mettant papiers, argent, alliance dans un mouchoir. Les avions survolent, nous nous couchons entre des caveaux. Recontinuons notre besogne, et nous recamouflons à deux autres reprises. Portons les corps à côté des trous. Les plaques matricules coupées, un morceau sur la croix de planches, l'autre laissé à leur bras. Et, enveloppés dans leur capote, descendons les corps pour leur dernier repos. Nous recouvrons et ensuite rentrons à la caserne. Il est 10 heures. Les copains sont en train de discuter, Morin vient de rentrer du GSD. Il est tout défait, nous raconte qu'ils ont dû abandonner plusieurs fois ambulance et blessés pour se camoufler dans les bois. Montons couvertures sur le sac, tout prêt pour partir. Des copains ont ramené trois cartouches de gauloises bleues et des Gitanes. Ramenées du bureau de tabac, faisons le partage. Puis nous nous couchons. Je me relève, je porte le poste de TSF à l'infirmier pour qu'il le case, avec nos instruments, dans la camionnette. Il y a le lieutenant dentiste, faisant sa cantine. Je change mes souliers contre une des paires neuves qu'il abandonne. Je me recouche. Difficile de dormir. Pourvu que nous ne soyons pas encerclés. Je m'endors.

Mardi 14 mai

Debout ! 5 Heures du matin, départ immédiat. Tout est prêt. Passons les musettes, masque, et bouclons le sac sur nos épaules. Jette un dernier coup d'oeil, en cas d'oubli. J'aperçois mon jeu d'échecs, fini les belles parties. Nous sommes assez chargés, le laisse ainsi que les sabots. Au moment où nous montions les marches, alerte qui dure jusqu'à 6 Heures. Les avions, maîtres incontestés, passent et repassent, mitraillent la rue. Toujours pas de réaction de notre aviation. A 6 Heures, nous partons, suivant la compagnie, colonne par un, rasant les murs. Sortons de Rocroi à l'opposé de la gare. Nous avons marché jusqu'à 11 H 30 pour ne faire qu'une douzaine de kilom. Mais combien de fois a-t-il fallu se camoufler... Arrivés au bas du bois, montons cantonner en haut et au centre. Trouvons un grand trou, nous nous y mettons, et nous mettons en

devoir de casser la croûte, car la roulante n'a rien fait. Pas eu de ravitaillement, et puis le feu aurait, avec sa fumée, que réussi à nous faire repérer. Mangeons du pain, avec du chocolat et un peu de beurre à Signor. On quitte le trou, pour monter plus haut dans la forêt. Là, devons y faire des abris, pour le Major et le chef et pour nous. Travaillons toute l'après-midi. J'écris à mes parents et à Denise, qui sait si je pourrai le refaire d'aussitôt ? Portons les lettres au vaguemestre, j'ai une lettre de papa. Devais ramener le manger. L'on nous donne deux boules pour vingt et des pois cassés en purée, froids. C'est toute la fortune de la cuisine. Je lis la lettre. Pauvres parents, finie leur tranquillité relative à mon égard ! Le chef nous recommande de mettre nos affaires à portée, que nous pouvons démarrer au milieu de la nuit. Je me couche, serré dans le trou, avec Signor et Lecocq. J'ai bien peur qu'il ne nous faille marcher comme les écrevisses. Je m'endors sur les dernières lignes de la lettre de mon père : "Que toute notre affection te soutienne, ainsi que l'espérance et le courage..."

Mercredi 15 mai

Signor ! Charlot ! Toulouse ! Ces cris me réveillent. Les copains nous appellent. Il fait une nuit. Regarde ma montre : minuit. On s'en va ! Les affaires sont à portée et en un clin d'oeil, nous voilà tout équipés. Nous rassemblons, et allons, nous cognant aux branches, vers la route. L'ambulance y est déjà. Le chef nous dit que nous devons rejoindre Bourg-Fidèle. Lui ayant demandé de quel côté est-ce, il nous répond textuellement : "débrouillez-vous", nous montrant du doigt vers le bas du bois. Et sur ce, il monte à côté du major, dans l'auto qui démarre. Ils nous laissent carrément tomber. N'avons rien de mieux à faire que de suivre la CHR, un peu plus bas, dont nous entendons les moteurs des camions. Et nous voilà livrés à nous-même, pas même de sous-chef, Collange est en "perme". Nous marchons bon train, doublons tout le convoi, déjà embouteillé avec les fourgons par le caprice des chevaux. Nous ne manquons pas de raconter la conduite inqualifiable des deux officiers, prenant le large, abandonnant tout service sanitaire. Demande à un motocycliste notre route. Il nous dit de prendre la route qui mène à Rocroi, mais de changer à la première sur notre gauche. Nous marchons

à une bonne allure, malgré la fraîcheur de la nuit, nous n'avons pas froid. Arrivés à cette route, distinguons une troupe arrêtée. C'est la Cie C^{ant}. Nous faisons connaître et demandons à la suivre pour rejoindre avec eux Bourg-Fidèle, où doit se regrouper le régiment. Il est 2 heures du matin. Marché jusqu'à 4 heures. Pouvons nous coucher, on nous réveillera lorsque le colonel arrivera, il a donné rendez-vous ici à Labesse. Dormi au pied d'un grand chêne. 6 Heures on redémarre. On va vers Girondelle, nouveau lieu de rassemblement. La CHR passe justement, longue colonne de voitures attelées. Une dizaine, décidons de suivre section du lieutenant Husson, officier de 26 ans, plutôt que de coller à la colonne de la CHR, véritable cible pour l'aviation. Les autres déjà fatigués montent dans les fourgons. L'estomac est dans les talons. Maintenant marchons en colonne, rasant les haies, à quelques mètres de distance les uns des autres. Marchons ainsi jusqu'à Laval-Morency où nous arrivons à 14 H 30, non sans avoir eu à nous camoufler quelques fois de l'aviation, qui cherche à repérer le mouvement des troupes. Nous avons le plus souvent marché sous bois. Entendons les bombes et les mitrailleuses arrosant du côté du trajet que la CHR a emprunté. Là nous nous cachons dans des bosquets et attendons. Une par une, les sections arrivent. Quand c'est au complet, Labesse leur donne les instructions. Ils doivent monter pour retarder l'avance ennemie. C'est peut-être inutile, mais c'est l'ordre. Lui demandons ce que notre groupe doit faire. Vous êtes sans armes, le mieux pour vous est, par cette route, de tâcher de rejoindre Blombey, la route doit être encore libre. Il est pâle, nous comprenons qu'il mène sa compagnie au feu sans aucun espoir. Avec cette garantie verbale, en temps de guerre, il faut prendre ses précautions, nous voilà partis, marchant le moins possible sur les routes, tout en ne les quittant pas trop, comme repère. A 5 heures, faisons halte dans un taillis. On est harassé, surtout sans manger, de toute la journée on ne s'est rien mis sous la dent et l'estomac commence à nous le rappeler. Décidons de nous alléger, je garde ma valise qui est dans la musette, le masque et le bidon, et abandonne sac et couvertures, avec la gamelle qui, elle surtout, peut nous faire repérer. Les Allemands doivent avancer, nous entendons de moins en moins la fusillade, et le tactac des mitrailleuses. Nous apercevons un nuage de fumée, qui monte et se précise, c'est comme un dirigeable, pour devenir un cercle qui va en

s'agrandissant. Nous n'en comprenons pas le sens. Nous apercevons une bonne vieille qui s'avance sur la route, qui n'a pas l'air de se soucier de l'aviation qui va qui vient au dessus de nous. Elle passe devant nous, ne nous voit pas et continue sa route. Allons attendre qu'il fasse plus nuit pour nous remettre en route. Sur notre droite très loin, sur une autre route, voyons une colonne de tanks passer, allant vers d'où nous venons. A 20 H 30 décidons de partir et, toujours à travers champs, nous fiant au soleil couchant, marchons, sautant balustrade de parcs à troupeaux, passant dessus ou dessous de barbelés. L'aviation semble un moment avoir pris du repos. Nous n'entendons que la nature, des vaches, gonflées de leur lait non tiré de plusieurs jours, beuglant de souffrance. Quand on passe à côté de fermes, toute la basse-cour en liberté piaille, des cochons crient, attendant vainement la nourriture que leur maître parti n'est pas prêt de leur apporter. La nuit tombe complètement, nous marchons toujours, comprenant de plus en plus que le salut viendra de notre résistance à la fatigue. A un détour trouvons deux types du Génie. Ils nous racontent qu'ils viennent de Belgique où ils avaient l'ordre de faire sauter un pont. Ils ont eu juste le temps d'allumer la mise de feu. Nous disent que rien n'arrête les divisions motorisées et que c'est la déroute en pagaïe. Prennent un autre chemin plus à droite. Montant un champ, nous arrivons à une route, qui est, pas loin, traversée par une autre. Il semble y avoir un poteau indicateur, approchons, elle mène à Maubert Fontaine. Regardons la carte des Ardennes du calendrier des Postes. C'est bien la direction de Blombey. Nous continuons donc, contents de ne pas nous être égarés de notre destination. A un détour de la route, apercevons une masse qui se détache sur la route et se découpe avec l'horizon. Voyons briller des bouts de cigarettes. Approchant de plus en plus, allions crier "vous n'êtes pas fous de fumer !" lorsque retentit un coup de feu, en même temps entendons parler en bon français : "Halte, avancez et jetez vos armes". Au même moment comprenons que c'est des Allemands. "Levez les bras" nous dit un officier qui s'avance, tenant le revolver au poing, avec lequel il avait tiré sur nous, sans heureusement blesser personne. Il est près de nous. Faisons signe en montrant nos brassards que nous sommes sanitaires. Nous alignent sur le bord de la route, tâtent nos poches, au cas d'armes cachées. En même temps nous nous rendons compte que ce tank n'est

pas seul, une longue file d'auto-mitrailleuses et de tanks intercalés fait suite. On nous dit de nous coucher dans l'herbe du champ à côté. Ils nous offrent une cigarette à chacun. Qu'elle fut bonne ! tabac genre de luxe de chez nous, mais depuis le temps que nous n'avions fumé, même pas pensé à le faire, captivés de l'idée de nous sauver. Et nous voilà prisonniers. Ils nous font signe de nous taire. En effet on aperçoit venant d'où nous venions des ombres qui s'avancent. C'est deux artilleurs qui se font prendre comme nous. Ils brisent leurs mousquetons et se rangent avec nous. C'est le tour d'un groupe de civils, qui viennent grossir nos rangs; et un coup de sifflet, la colonne s'ébranle. Debout sur les tanks quelques jeunes en passant crient Hitler en levant leur bras. Ils nous laissent là, sans laisser de sentinelle. J'avais pensé souvent à tout ce qui pouvait nous arriver, blessé, mort non, je n'y avais pas trop pensé, mais prisonnier, il ne m'était jamais venu à l'esprit cette éventualité. Surtout brancardiers comme nous étions, derrière le régiment. Nous nous expliquons la signification du cercle apparu dans le ciel cet après-midi, il devait dire que la boucle était fermée et tout le terrain encerclé. En toute franchise, je dois dire que la première réaction a été de dire qu'après tout, la guerre est finie pour nous, et, si la guerre continue longtemps, nous avons plus de chance de rentrer chez nous sains et saufs. Nous voilà donc prisonniers. Je pense à Gondalma, Gaillard immédiatement. C'est à la chance, le premier a été bien, le second est mal tombé. En attendant, Galy et Sorel se sont peut-être tirés, ils devaient le savoir cette nuit pour partir dans ces conditions. Les civils pris sont les uns contre les autres. C'est la même famille. Le grand-père, la mère, trois jeunes filles et un garçonnet. Leur demandons d'où ils viennent. De Rimogne. Mais c'est évacué depuis samedi, lui faisons-nous remarquer. Alors, nous montrant une des filles qui porte un bandeau devant les yeux, nous disent que n'étant pas remise d'une opération, ils avaient tous attendu qu'elle puisse sortir pour s'en aller tous ensemble. Ils vivaient dans la cave et ont eu la chance que leur maison n'ait pas souffert du bombardement. Nous leur disons qu'il y a 15 jours passés, nous y étions allés jouer. Nous racontent que la première maison visée et touchée par les bombes a été celle où logeait le Général Vautrier. Ils étaient bien renseignés. Sur 15 musiciens nous voilà 10 prisonniers, les cinq autres, qui sait ce qu'ils sont devenus ? Il y a Signor, Lecocq, Huguët, Morin, Chevalier, Dorleans, Kerneûs,

Noblet, Rouillé, Dion et moi. Nous n'avons rien de mieux que de dormir où nous sommes. Un grand arbre est là, nous couchons dessous. En cas de retour des Allemands, je brûle tous les articles de journaux de l'Œuvre et de l'Époque que j'avais découpés et gardés dans ma mallette. Je sors ma capote et, la valise comme oreiller et comme couverture la capote, serrés le plus possible les uns contre les autres, nous tâchons de nous endormir. Le ventre est léger. Je pense à tous les êtres chers. A leur anxiété, tant qu'ils n'auront pas de nouvelles. Quand pourrons-nous leur communiquer notre nouvelle situation ? Mes dernières pensées vont à maman, à Denise, plus émotiounables et sujettes à se faire plus de mauvais sang, parce que femmes. La tête travaille ainsi longtemps. Il est minuit et demie. Il y a une heure que nous avons été pris. Mes jambes sont fatiguées, compte, nous marchons presque sans arrêt depuis mardi matin. Que de kilomètres parcourus pour en arriver là ! Malgré le froid, la fatigue a le dessus et je m'endors.

[Sera continué]

COURRIER DES LECTEURS

Dans les articles sur "l'AUTA" et les "CAOUECS" parus au précédent numéro, figurent des mots en patois, dont l'orthographe a étonné. Précisons en réponse qu'en graphie occitane normalisée, u se prononce ou, a non accentué o, a accentué a. On peut aussi écrire phonétiquement, si bien que AUTA donnerait AOUTA, PLUJA (la pluie) donne PLOUJO, CAUECS peut s'écrire CAOUECS.